

LE FANTASQUE.

17 FÉVRIER, 1844.

Eh oui ! nous sommes dans le siècle des découvertes et du progrès.

Connaissez-vous l'histoire de ce poète qui tout dernièrement composa la *Marseillaise* ; justement la même qui fit tant de bruit, monta tant de cerveaux et fit casser tant de têtes lors de la révolution française ? Oh oui sans doute vous connaissez cette histoire-là ; tout le monde la connaît. N'importe, je vais faire comme certains conteurs de société, et vous raconter aujourd'hui ce que vous savez déjà ; bienheureux serez-vous encore si quelque jour je ne vous la répète pas de nouveau. Ce ne sera pas ma faute voyez-vous ; cette diableresse d'histoire-là trouve tant d'applications.

Or il était une fois (il n'y a pas long-tems, notez le fait) un poète ; c'était un jeune homme plein de feu, de chauds sentiments, et d'histoire romaine ; les récentes ferules des maîtres de classe lui avaient inculqué un indomptable esprit de républicanisme, une haine invétérée de toute espèce de tyrannie et de domination. Il adorait les muses ; mais par malheur il n'en était pas payé de retour ; elles ne le favorisaient pas le moins du monde, ce qui n'est pas, après tout, chose rare.

Or cet intéressant mais infortuné jeune homme, lancé ainsi tout cru sur la scène du monde habitait un pays, nous ne savons pas trop lequel ; un pays qui se plaignait de son gouvernement, un pays où les grands écrasent les petits, enfin un pays tyrannisé ; il en est beaucoup, comme vous le savez ; le nom ne suit rien à la chose ; c'était peut-être en Turquie, peut-être en Russie, peut-être en Angleterre, en France, en Canada ; enfin où il vous plaira. Il se mit à étudier les maux du peuple, les longs efforts qu'il a faits pour en être soulagé, et après une réflexion de plus de vingt-quatre heures, il en vint à la conclusion que le seul moyen de venger la nation des injures qu'elle avait souffertes et de la débarrasser de ses griefs serait d'organiser une révolte dont le succès ferait une révolution. Il ne lui manquait plus que les moyens de soulever le peuple comme un seul homme et de le faire se ruer sur ses maîtres... J'ai trouvé, j'ai trouvé ! s'écria-t-il tout-à-coup, justement comme fit jadis Archimède. Mais la découverte de notre héros était autrement importante que celle de l'ancien philosophe sicilien, qui avait trouvé simplement la méthode de peser et d'évaluer une couronne, tandis que notre poète avait trouvé le moyen d'en renverser une autrement plus lourde. Et son moyen était une chanson si forte, si énergique, si bouillante de liberté que le peuple devait aux premiers vers abandonner ses travaux pour courir aux champs de bataille.

Il ne fallait plus trouver désormais que la chanson ; mais pour un poète de la trempe du nôtre, c'était chose facile. Il allume sa lampe. Les poètes, on le sait, ne brûlent pas de chandelle ; c'est trop prosaïque et trop coûteux ; ce n'était pas on s'en doute bien une lampe d'Argand ou astrale, ni même une lampe à huile de Camphine, composition découverte presque en même tems que la chanson de notre poète et qu'on appelait autrefois huile de térébenthine ; sa lampe était un simple lampion, à la lumière pâle et vacillante ; moins la lumière est vive et mieux